

Л 63  
789

10-40745743

УНИВ БИБЛИОТЕКА

Р. И. Бр. 12915

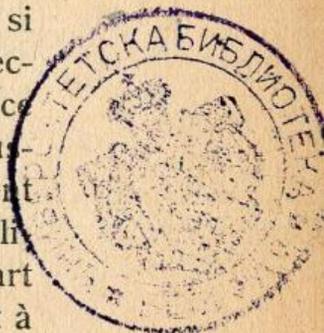
## *La Princesse de Beira et la Police Autrichienne*

La police politique autrichienne, il n'est que juste de le reconnaître, était assurément digne des éloges que lui décerna en maintes occasions, au cours de sa longue carrière, le prince de Metternich, mieux placé que personne au monde pour apprécier les services qu'elle lui avait rendus.

Etait-elle parfaite, comme il lui arriva de le dire lorsqu'il était sous l'impression de quelques-uns de ses coups de maître qui avaient été si précieux pour lui, surtout au temps du Congrès de Vienne ? La perfection n'est pas de ce monde, et comme toutes choses humaines, la police politique autrichienne, si chère à Metternich, avait naturellement, elle aussi, ses faiblesses, ses défaillances. Elle était, il est vrai, si admirablement organisée, si bien dans la main de chefs actifs, remarquablement intelligents et rompus à toutes les finesses de leur métier que, dans la plupart des cas grâce aux multiples moyens dont elle disposait, elle arrivait à découvrir et à déjouer les projets des personnages à la sûreté desquels elle était apparemment chargée de veiller. Il n'en sera par suite que plus curieux de montrer avec quelle maëstria la femme de don Carlos réussit à donner le change à des agents choisis avec soin et dont la mission était cependant dans ce cas d'autant plus facile que les égards dont on entourait la Princesse, les honneurs qu'on lui rendait, ne lui permettaient guère dans une petite ville, comme Salzbourg de dérober ses préparatifs et jusqu'à ses moindres mouvements à l'œil d'une police aussi discrète que zélée.

Née en 1793, morte en 1874, Marie-Thérèse de Bourbon-Bragance, fille du roi Jean VI de Portugal, sœur de don Miguel, veuve depuis 1812 de l'Infant don Pedro, épousa en secondes noces, aussitôt après son arrivée en Espagne dans le courant du mois d'octobre 1838, le prétendant don Carlos, veuf depuis 1834 de sa sœur cadette Marie-Françoise d'Assise. Mais avant cela, de Londres où elle se trouvait alors, elle avait déjà, dès les premiers mois de l'année 1835, fait exprimer au comte Solaro della Margarita, le désir de se rendre en Piémont avec les deux Infants, don Carlos et don Juan (1), les fils de sa sœur, que don Carlos avait confiés à ses soins.

(1) A partir de ce moment, Charles-Albert s'intéressa très vivement à ces deux Infants qui prirent dès lors rang dans les cadres de son armée. L'Infant don Carlos, qui figu-



Charles-Albert n'avait pas hésité une seule minute à accueillir favorablement une demande qui lui permettait de manifester une fois de plus les sympathies qu'il n'avait cessé d'avoir pour cette cause. Sur l'heure même, il avait fait répondre à la Princesse qu'il s'estimerait heureux de la recevoir dans ses Etats.

La nécessité d'assurer la translation de la partie du Gouvernement Espagnol, qui se trouvait auprès d'elle et de l'Evêque de Leon (1), ainsi que l'expédition et le transport sans risques de ses papiers personnels d'une part, l'état de sa santé, de l'autre, obligèrent toutefois la Princesse à ajourner son voyage. Arrivée à Turin le 20 juillet 1838, elle habita d'abord le château de Stupinigi avant d'aller s'installer à la « Vigna della Regina », que le Roi avait mis à sa disposition. Mais le choléra ayant éclaté peu après en Piémont, la Princesse partit de Turin vers la fin du mois d'août et passa en Autriche avec ses neveux et futurs beaux-fils.

Une résidence aussi calme, aussi tranquille que Salzbourg n'était guère faite pour convenir au tempérament ardent, à l'esprit d'entreprise, au besoin d'agir de la Princesse. Elle ne pouvait manquer de s'y trouver trop isolée, trop loin des lieux où se jouait le sort de sa couronne, la destinée de sa famille. Des considérations d'ordre essentiellement privé la poussaient d'autre part à profiter de la situation géographique de Salzbourg pour essayer de quitter à l'insu de la Cour de Vienne l'asile qu'on lui avait si généreusement offert.

La mise en scène de cette évasion et le caractère exceptionnel de ce que M. de Sainte-Aulaire appelle « une anecdote » avaient tellement frappé, cet homme d'Etat que dès son retour à Vienne, il avait cru devoir en faire l'objet de la dépêche qu'il adressait au Département le 27 octobre 1838.

Mais avant de faire passer sous les yeux du lecteur ce rapport de notre Ambassadeur, il m'a paru indispensable d'ouvrir une parenthèse, qui me force à revenir en arrière de près d'un an. J'ai cru en effet devoir emprunter, tant aux dépêches du mois de novembre 1837 de notre Chargé d'Affaires auprès du Saint-Siège qu'à une note du Département, partie de

ra d'abord dans les Annuaires comme Colonel à la suite du 18<sup>e</sup> régiment d'infanterie, fut même promu Major-Général en 1847. On sait que ce Prince, plus connu sous le titre de Comte de Montemolin, et auquel son père, le premier don Carlos (Charles V pour ses partisans, puis comte de Molina) céda, en 1845, ses droits à la couronne, mourut en 1861 à Trieste. On n'ignore pas non plus que son frère, don Juan (né en 1822 mort à Brighton en 1887) renonça dans les derniers mois de l'année 1868 à ses droits à la couronne en faveur de son fils aîné, don Carlos (Charles VII), le duc de Madrid, mort en 1909 à Varese et dont le fils unique, don Jaime, est depuis ce moment le chef des Carlistes.

(1), Don Gioacchino Abarca y Blanque (1780-1844), depuis 1825 évêque de Leon, devint à la mort de Ferdinand VII un des chefs les plus actifs du parti Carliste. Arrêté en 1836 à Bordeaux où il était venu pour faire des achats d'armes, conduit à la frontière d'Allemagne, il ne resta que peu de temps à Francfort et retourna à Londres où il réussit à obtenir des subsides des « Tories » et devint l'un des quatre membres du Cabinet formé par don Carlos qui lui confia le portefeuille de la Justice. Son caractère cassant ne lui permit pas de vivre en bonne intelligence avec les autres chefs du parti. Ne pouvant rentrer en Espagne, expulsé de France, il vint s'établir en Italie et se retira au couvent des Camaldules de l'Eremo di Lanzo, près de Turin, où il finit ses jours.

Paris au mois de Décembre de cette même année, quelques paragraphes qui mettent en pleine lumière les causes — politiques et privées — du soin avec lequel la princesse prépara et du mystère dont elle s'appliqua à entourer son départ de Salzbourg.

« J'ai dû, mandait de Rome le 11 novembre 1837 de Lurde (1) au comte Molé, m'occuper du projet de mariage de don Carlos avec la princesse de Beïra, projet que les partisans de ce prince affectent de ne plus mettre en doute, et j'ai demandé à Monseigneur Capaccini (2), quelques explications positives à ce sujet. Cette affaire lui était totalement inconnue et sur mes instances il s'est décidé à en parler au Pape hier. Après avoir demandé à Sa Sainteté si, pendant son absence, des dispenses avaient été accordées, le Pape lui a répondu avec un mécontentement très marqué : « Si ce mariage doit s'effectuer, le prince obtiendra toutes les dispenses nécessaires, mais nous ne désirons pas qu'on nous entretienne une seconde fois de cette affaire ».

« Cette réponse est loin d'être satisfaisante et je ne serais pas étonné que les dispenses eussent déjà été accordées. J'aurai soin de ne rien négliger pour m'assurer de ce qui aura été fait dans cette affaire d'une nature si délicate ».

Huit jours plus tard, (3) de Lurde, qui avait été dans l'intervalle frapper à une autre porte, revient encore sur ce sujet :

« J'ai entretenu le cardinal Lambruschini (4) des dispenses accordées, dit-on, à don Carlos. Toutes mes instances à ce sujet n'ont pu obtenir de Son Eminence d'autre réponse que celle-ci : « Je ne suis pour rien dans cette affaire ; elle m'est totalement inconnue ».

(1) Rome, Volume 979, folio 257, de Lurde au comte Molé, Direction Politique, n° 34 Rome, 11 novembre 1837.

LURDE (Alexandre, Louis, comte de), né à Paris le 20 octobre 1800, entré à l'âge de dix-neuf ans au Cabinet du Ministre des Affaires Etrangères, fut successivement envoyé comme Secrétaire à Rio de Janeiro (26 avril 1830) où il passa 2<sup>e</sup> Secrétaire en Janvier 1831 à Lisbonne (10 octobre 1831), à Rome où il fut promu 1<sup>er</sup> secrétaire (octobre 1838) et à Constantinople (4 mars 1839). Nommé en décembre 1841 ministre plénipotentiaire à Buenos-Aires, il passa en 1848 à la Haye et en 1849 à Berlin. Rappelé après quelques mois de séjour, en novembre 1849, il quitta à ce moment le service et mourut en 1872.

(2) CAPACCINI (Francesco) (1784-1845) ordonné prêtre en 1807, s'adonna aux études de physique et d'astronomie et fut appelé pour cette raison à diriger, de 1811 à 1815 l'Observatoire de Naples. En 1824, Léon XII l'attacha au secrétariat des Brefs. En 1826, on l'envoie en Hollande et on l'adjoint au cardinal Capellari chargé d'y négocier un Concordat. Nonce à la Haye en 1828, il fut appelé par Grégoire XVI à la Secrétairerie d'Etat en qualité de sous-secrétaire. De juin à septembre 1837, il remplit à Vienne et à Berlin une mission secrète tendant à régler la question de l'évacuation des Légations par les troupes autrichiennes et à terminer l'affaire de l'Archevêque de Cologne. Envoyé de nouveau en mission en Hollande en 1841, Internonce et Légat Apostolique à Lisbonne en 1842, créé cardinal « *in pectore* » en juillet 1844, sa nomination ne fut promulguée que le 21 avril 1845, peu de mois avant sa mort. Homme d'Etat et Diplomate de premier ordre, désigné pour recueillir la succession du Cardinal Lambruschini au Secrétariat d'Etat, l'envie et les menées de ses ennemis l'empêchèrent sur ses mérites et réussirent à l'éloigner de Rome et à l'envoyer à Lisbonne.

(3) Rome, Volume 979, f° 260, de Lurde au comte Molé. Direction Politique n° 35. Rome, 18 novembre 1837.

(4) Le cardinal Lambruschini était le Secrétaire d'Etat de Grégoire XVI.

« L'embarras et le mécontentement marqués avec lesquels ces paro-  
« les ont été prononcées me font croire que ces dispenses ont été défi-  
nitivement accordées. ».

Un mois plus tard (1), le Département répondait à de Lurde et lui com-  
muniquait les renseignements qu'il avait recueillis de son côté :

« Vous m'entreteniez dans votre dépêche n° 34 du projet de mariage  
« de Don Carlos avec la princesse de Beïra, de la disposition du Pape à  
« accorder des dispenses et du mystère dont Sa Sainteté voulait enve-  
« lopper cette affaire. S'il faut ajouter foi à des informations venant de  
« la frontière d'Espagne, ces dispenses étaient déjà accordées en princi-  
« pe et le Pape était seulement incertain s'il les ferait expédier à Char-  
« les V ou à l'Infant don Carlos. Le sieur Auguet de Saint-Silvain, connu  
« maintenant sous le nom de baron de Los Vallos, devait se rendre à Ro-  
« me pour presser la solution de cette question.

« On dit aussi que l'évêque de Leon travaille de tout son pouvoir à  
« la conclusion de ce mariage, dans l'espoir d'établir son influence au-  
« près du Prétendant et de la Princesse ».

M. de Sainte-Aulaire ignorait-il réellement ce qui s'était tramé à Ro-  
me avant d'aboutir à l'évasion de Salzbourg (2), c'est là ce qu'il me sem-  
ble inutile de rechercher, au moins pour le moment. En revanche, on ad-  
mettra, je crois, avec moi, que le gouvernement du Roi n'allait plus se re-  
fuser à attribuer un certain « *intérêt politique* » à ce que son Ambassa-  
deur se contentait d'appeler une « *anecdote* ».

(1) Rome, Volume 979, f° 295. Le comte Molé à de Lurde, n° 148, Paris, 26 décembre 1837.

(2) La princesse de Beïra n'avait en effet rien négligé de ce qui pouvait assurer et faciliter l'exécution et la réussite de ses projets. Jusqu'au dernier moment, pour mieux donner le change à la police antrichienne, elle laissa tout le monde dans l'ignorance la plus complète de ses préparatifs, même les princes de la Maison de Bourbon qui lui rendirent visite « Le duc de Lucques, écrit Bellocq au comte Molé, de Livourne, le 22 juillet 1838, (Tosca-  
« ne, Volume 174, folio 35) a reçu des lettres de S. A. R. le comte de Syracuse, datées de  
« Salzbourg le 10 juillet. Le prince a vu dans cette résidence Madame la princesse de Beï-  
« ra et les Infants d'Espagne, fils de don Carlos. »

Quelques jours plus tard, elle s'était naturellement bien gardée de rien laisser deviner à la princesse de Metternich qui, arrivée le 15 août à Salzbourg, enregistre ce qui suit dans son Journal : « Je suis allée rendre visite à la princesse de Beïra qui m'a reçue avec la  
« plus grande bonté et qui a été très aimable ».

Léopold, Benjamin, Joseph, comte de Syracuse (1813-1860), troisième fils de François 1<sup>er</sup> et par conséquent frère du Roi Ferdinand II. Il épousa en 1837 la princesse Victoire-Louise-Philiberte de Savoie Carignan, née en 1814.

Vienne, 27 octobre 1838 (1),

Direction Politique, n° 16

Monsieur le Comte,

C'est par l'expédition du comte d'Apponyi (2), partie de Paris le 19 de ce mois que le prince de Metternich a appris l'arrivée en Espagne de la princesse de Beïra et du fils aîné de don Carlos. J'ignore si cette anecdote a un intérêt politique; mais elle est en tous cas trop curieuse pour que je m'abstienne d'en faire un récit détaillé à Votre Excellence.

Il y a dix jours, à Venise, le prince de Metternich fut informé par le comte de Sambuy (3), du passage de la princesse de Beïra par les Etats Sardes. Il refusa de croire à cette nouvelle, alléguant avec vraisemblance que, si elle était exacte, le comte de Sedlnitzky, Ministre de la Police, ne la lui eût pas laissé ignorer. De nouveaux indices, arrivés les jours suivants, parurent d'autant plus invraisemblables qu'ils étaient démentis par une lettre que la princesse de Metternich reçut en même temps de son amie, la comtesse Lanckoronska (4).

Cette dame, connue pour l'exaltation de ses sentiments carlistes, passant par Salzbourg, n'avait pas manqué de se présenter chez la princesse de Beïra. Elle avait été reçue avec tous les témoignages de la confiance et de l'amitié par l'Infante Dona Carlotta (5), qui lui avait exprimé les regrets de sa mère, la princesse, lui recommandant de ne pas faire de bruit. Puis elle-même s'était approchée du lit, avait soulevé les rideaux, et, se retournant vers la porte, elle avait fait signe à Madame de Lanckoronska de ne point avancer pour ne pas troubler le sommeil de la malade.

Avant de continuer sa route, Madame de Lanckoronska avait écrit à la princesse de Metternich pour la rassurer sur les suites de l'indisposition de la princesse de Beïra qui, assurait-elle, n'empêchait pas toute la famille de se réjouir beaucoup de l'heureux état des affaires de don Carlos.

Cette lettre ôtait toute créance aux nouvelles qui chaque jour s'accré-

(1) *Archives des Affaires Etrangères. Autriche, Volume, 426, folio 45-47. Sainte-Aulaire au comte Molé.*

(2) Le comte d'Apponyi (Antoine) (1782-1852) était à ce moment Ambassadeur d'Autriche à Paris où il remplit ces fonctions de 1826 à 1849.

(3) Ministre de Sardaigne près la Cour de Vienne, le comte de Sambuy revenait, ainsi que Metternich et ses collègues du Corps Diplomatique, de Milan où l'Empereur Ferdinand s'était fait couronner Roi d'Italie.

(4) Probablement la femme du comte Antoine Lanckoronski, Conseiller intime, née comtesse Louise Rzewuska, qui mourut en 1839.

(5) Probablement un « *lapsus calami* ». Il ne peut s'agir, comme on le verra plus loin par une dépêche de Sainte-Aulaire lui-même et par celles du comte de Sambuy, que de l'Infante Marie-Amélie.

ditai<sup>ent</sup> davantage dans le public. Cependant, à son arrivée à Vienne, le 24 au soir, les premières paroles du prince de Metternich au comte de Sedlnitzky furent pour lui demander s'il n'avait rien de nouveau à Salzbourg. La réponse du Ministre de la Police fut plus que jamais négative et la confiance du Chancelier durait encore hier matin, 26, quand il a reçu l'expédition du comte d'Appony.

Son premier soin, après l'avoir lue, a été d'envoyer chercher le Ministre de la Police. Celui-ci est arrivé triomphant et, sans se laisser interroger : « Je gage, a-t-il dit, que vous voulez encore me parler de la prétendue évasion de la princesse de Beïra. Me voici en fonds pour vous répondre » Et il lui a présenté un rapport du chef de la police de Salzbourg qui raconte la mort d'un vieux secrétaire de la famille Royale d'Espagne. Les derniers sacrements ont été administrés au moribond. Suivant l'ancienne étiquette encore en usage à Madrid, les voitures de la princesse ont été chercher le curé ; tous les domestiques de la Maison étaient rangés devant la porte ; la princesse de Beïra, enveloppée d'un voile noir, attendait au haut de l'escalier. Elle a assisté avec beaucoup de sensibilité à l'administration du viatique et a reconduit le prêtre à travers les appartements.

Après avoir lu ce rapport de Salzbourg, M. de Metternich a donné la lettre du comte d'Appony au Ministre de la police. Celui-ci s'est presque trouvé mal en la lisant (1), et est resté en butte aux sarcasmes de la princesse de Metternich, qui s'est moquée de lui sans pitié. Elle assistait encore au récit que le prince de Metternich me faisait hier au soir de cette scène. Elle riait de si bon cœur de la consternation du comte de Sedlnitzky ; elle exaltait avec tant de chaleur la fidélité des quarante domestiques espagnols qui, nécessairement dans le secret de leurs maîtres, ont su le garder pendant un mois que je reste persuadé, je vous l'avoue M. le Comte, de la sincérité d'un récit, au fond très invraisemblable.

Indifférent, au reste, à ce qui touche la princesse de Beïra, mon attention a pris un autre cours et j'ai demandé au prince de Metternich s'il était bien certain qu'on ne lui préparait pas à Graz quelque surprise de ce genre :

« Oh ! de cela j'en suis garant, m'a-t-il répondu. C'est précisément  
 « parce que notre police est admirable, infaillible pour les choses qui  
 « nous intéressent véritablement, qu'elle est facile à déjouer sur les au-  
 « tres. Peu nous importe que la princesse de Beïra soit en Allemagne  
 « ou en Espagne. Elle a pu quitter Salzbourg, nous en faire un mystère  
 « sans que personne, excepté le comte de Sedlnitzky, en ait du chagrin  
 « et lui en garde rancune.

(1) Le pauvre ministre de la Police aurait certainement eu une véritable syncope s'il avait su que quatre jours avant le retour de Metternich et sa comparution devant le Chancelier, le 18 octobre, sa pseudo-malade, loin d'être encore alitée à Salzbourg, avait convolé en justes noces avec son ci-devant beau-frère.

« Quant au duc de Bordeaux, c'est un dépôt qui nous est confié et nous surveillons ses démarches, qui intéressent la paix du monde..... »

Avant d'aller plus loin, de citer quelques passages tirés d'une seconde dépêche de Sainte-Aulaire et d'emprunter au « *Carteggio du Comte de Sambuy* », à ce moment Ministre de Sardaigne près la Cour de Vienne, les rapports qu'il adressa au comte Solaro della Margarita, rapports qui corroborent et complètent ceux de notre Ambassadeur, il m'a semblé utile de faire remarquer que le comte Molé, notre Ministre des Affaires Etrangères, partageait la manière de voir de Metternich. Lui aussi, il se refusait à attribuer une importance politique à l'évasion de la princesse de Beïra (1).

« Il est au moins douteux, mandait-il de Paris, le 31 octobre à Sainte-Aulaire, (Archives des Affaires Etrangères. Autriche, Volume 426, « f° 54, dépêche n° 10) que l'arrivée en Espagne de la princesse de Beïra soit un événement utile au Prétendant. Le caractère passionné de cette princesse et l'espèce d'effroi que la violence de ses opinions inspire à tous les hommes modérés, même dans le parti absolutiste, ne sont certainement pas propres à concilier de nouveaux partisans à la cause de l'insurrection ».

Entre temps, le comte de Sambuy qui, comme on vient de le voir avait été le premier à communiquer au Chancelier la nouvelle que lui avait fait parvenir le comte Solaro della Margarita, était, ainsi que ses autres collègues du Corps Diplomatique, rentré à Vienne. Il s'y était mis à l'œuvre sans perdre une minute. Trois jours après son retour, il était déjà en mesure d'adresser à son Gouvernement une première dépêche, suivie quatre jours plus tard par un second rapport, qui faisant connaître jusqu'aux moindres détails de cette curieuse équipée, complète de façon fort heureuse le récit de notre Ambassadeur.

N° 568

Vienne, 30 octobre 1838

« ... D'après le désir que vous m'avez témoigné, je crois devoir vous faire connaître les détails que j'apprends sur le départ de Salzbourg de S. A. R. la princesse de Beïra.

(1) « Ayant eu, lit-on dans la dépêche n° 572 du comte de Sambuy au comte Solaro della Margarita, de Vienne, le 5 novembre 1838, l'occasion d'entretenir le prince Metternich de la discussion qui paraissait commencer entre l'Angleterre et la France..... Son Altesse m'observa que c'était en tout que ces deux puissances se séparent en ce moment et que rien n'est plus dissemblable que leur système et leur conduite politique respectives..... C'est à cette divergence de vues, d'intérêts et de conduite entre les deux grandes Puissances continentales qu'il faut attribuer l'espèce d'indifférence, ou même peut-être de plaisir avec laquelle le gouvernement Français a accueilli la nouvelle de l'entrée en Espagne de la princesse de Beïra et du prince des Asturies, qu'il a considérée comme une chose toute simple et naturelle et à laquelle on avait lieu de s'attendre, tandis que le Cabinet de Londres en est certainement fort fâché.... »



On m'assure qu'il y a dix jours encore le Ministre de la Police recevait journellement des rapports sur la prétendue maladie qui forçait cette princesse à garder la chambre et qu'il n'y a pas plus de cinq à six jours que la Censure de Vienne a effacé sur un journal de cette ville, comme d'une absurdité notoire, la nouvelle du départ de Son Altesse Royale.

Il paraît que cette princesse, accompagnée seulement de son neveu, le prince des Asturies, et d'un domestique, est sortie à pied de Salzbourg et qu'elle a franchi également à pied la prochaine frontière d'Autriche et que ce n'est qu'en Bavière qu'Elle est montée en voiture. On croit qu'une seule de ses femmes de chambre était dans ses confidences et qu'elle portait dans sa chambre, où elle avait seule le droit d'entrer la nourriture censée destinée à l'Auguste malade; que c'est par ce moyen, qui a trompé toute sa propre maison, qu'on est parvenu à garder aussi longtemps ce secret important. La Princesse avait parlé de ce voyage à l'Impératrice (1) à son passage à Salzbourg au commencement d'août, mais comme d'un simple projet.

S. A. R. l'Archiduchesse Sophie, étant passée récemment par cette ville, demanda à voir la Princesse; on lui répondit qu'Elle était malade. Elle vit alors l'Infante Marie-Amélie, qui lui confia sous le sceau du secret le départ de sa belle-mère; aussi Son Altesse Impériale n'en a-t-elle parlé que depuis qu'on a appris l'arrivée en Espagne. »

Le 3 novembre, Sambuy complétait ses premiers renseignements :

N° 570

Vienne 3 novembre 1838

« ... Lorsque le Prince Chancelier arriva à Vienne, il communiqua au comte de Sednitzky, Ministre de la Police, les détails que je lui avais donnés à Venise sur le voyage de S. A. R. la Princesse de Beïra et du Prince des Asturies.

Le comte lui répondit que cela n'était pas et que cela ne pouvait pas être; Qu'il allait lui prouver par des rapports reçus que la Princesse était à Salzbourg et n'en avait jamais bougé; Qu'il ne comprenait pas ce qui avait pu induire en erreur à un pareil point les journaux français; mais que le chevalier Pilat (1), ayant répété dans l'« *Observateur Autrichien* » la première nouvelle donnée à cet égard par la « *Gazette de France* » il la lui avait fait biffer, le « *Beobachter* » ne devant pas contenir de pareilles faussetés. Il apporta effectivement au Prince plusieurs rapports de Salzbourg, dont l'un, entre autres, parlait qu'à une occasion récente, la veille de la mort du comte Plazaola, qui eut lieu, je crois il

(1) La princesse Marianne-Caroline-Pie, fille du Roi de Sardaigne Victor-Emmanuel I<sup>er</sup>, née en 1803, avait épousé en février 1831 l'Empereur Ferdinand I<sup>er</sup>

(1) Homme de confiance et secrétaire de Metternich qui avait fait de lui le Rédacteur en chef de son journal l'« *Observateur autrichien*. »

y a à peu près quinze jours, ce vieux serviteur ayant été administré publiquement selon l'usage espagnol, la Princesse de Beïra avait envoyé son carrosse chercher le T. S. Sacrement et était allée le recevoir elle-même à la porte de la rue à la tête de sa famille et de sa Maison, ajoutant, il est vrai, que toutes les dames étaient recouvertes d'un voile noir impénétrable.

Mais la nécessité de cacher le départ de la Princesse a donné lieu à une mystification encore plus forte, la comtesse Lanckoronska, dame de Vienne, fanatique pour la bonne cause, alla voir l'Infante Marie-Amélie et insista beaucoup pour voir la Princesse de Beïra, qu'on lui répétait toujours être très souffrante. L'Infante lui dit enfin que, si elle attendait encore, elle pourrait la voir un instant. Elle vint la chercher quelque temps après, la conduisit sur la pointe du pied pour ne pas réveiller la Princesse qui dormait, dans la chambre à coucher de cette dernière, où elle la fit approcher du lit et la lui fit voir endormie. Aussi la Comtesse écrivit-elle avec la plus grande joie qu'elle avait eu au moins le bonheur de la voir dormir, ne se doutant nullement qu'elle n'avait vu qu'une femme de chambre et jurant ses grands dieux que Son Altesse Royale ne pouvait être partie, puisqu'elle l'avait vue de ses propres yeux.

Le fait est que le commissaire de police de Salzbourg, étant retourné il y a quelques jours après un long congé, frappé de toutes les nouvelles des journaux, il alla tout bonnement demander ce qui en était à S. A. R. l'Infante Marie-Amélie, qui lui dit tout fort franchement, et ce n'est qu'avant-hier que sont arrivés ici les rapports qui racontent le fait et la manière dont il s'est passé.

Il y a deux versions à cet égard. Une est celle que j'ai eu l'honneur de vous communiquer par mon avant-dernier numéro du 30 octobre, qu'elle était sortie à pied de la ville et des Etats autrichiens. L'autre porte que la personne qui l'a emmenée, arrivée avec son fils à Salzbourg, était munie d'un passeport de notre Consul général de Marseille, sous un faux nom, avec sa femme et son fils; qu'elle dit que sa femme était restée en arrière à Ischl, mais qu'elle ne tarderait pas à le rejoindre; qu'elle commanda les chevaux de poste et fit avancer la voiture devant la porte de son auberge; que dans ce moment parut une dame voilée avec une femme de chambre; qu'elle s'écria: « Ah! voilà ma femme! », la fit monter en voiture et partit.

Cette personne n'était autre que le comte de Custine (1), légitimiste bien connu qui habite un château près de Marseille, que nous avons vu

(1) Le comte Robert de Custine, nous apprend le COMTE DEGLI ALBERTI dans une des nombreuses et précieuses notes dont il a enrichi le *Carteggio Sambuy*, a publié un volume intitulé: « *les Bourbons de Goritz et les Bourbons d'Espagne* ». (Paris, Ladvocat 1839), dédié à Charles V (don Carlos) dans lequel il raconte les péripéties du voyage accidenté qu'il fit avec la Princesse de Beïra jusqu'au moment où ils rejoignirent l'armée carliste.

Cette deuxième version était la vraie. C'était bien M. de Custine qui avait conduit la

ici et à Milan et que le comte d'Alcudia (1) avait eu l'occasion de recommander à la Princesse. Comme il a laissé son fils à Salzbourg à la place du prince des Asturies, ce jeune homme demande maintenant un passeport autrichien, motif pour lequel il ne lui en a fait donner un que pour Milan où les autorités ont l'ordre de s'entendre avec le Consul du roi et les autorités du Royaume pour lui faire franchir notre frontière.

En attendant, le Ministre de la Police voulait destituer le malheureux subalterne qui lui a fait innocemment tant de faux rapports pendant l'absence du Commissaire ; mais le prince Chancelier l'en a empêché, lui faisant observer que la police de Salzbourg était chargée au besoin de protéger la famille Royale d'Espagne, mais nullement d'établir une inquisition dans son intérieur et que sa conduite, au contraire, lui faisait honneur, puisqu'elle prouvait qu'il n'avait pas dépassé ses attributions ».

Enfin, c'est encore au « *Carteggio du comte de Sambuy* » que j'ai emprunté ces quelques lignes qui serviront d'épilogue à l'équipée de la princesse de Beïra :

« Quoiqu'on ne sache pas encore à quelle époque cela pourra avoir lieu, lit-on un peu plus tard dans sa dépêche en date du 25 novembre 1839, c'est toujours à Salzbourg que l'on attend don Carlos et son Auguste Epouse (2). Il paraît que cela éprouvera encore bien des retards, puisqu'on m'assure que Louis-Philippe promet à l'Angleterre et au Gouvernement de Madrid de les retenir jusqu'à ce que l'Espagne soit complètement pacifiée, ce qui pourrait bien amener un délai indéfini, contrairement aux assurances qu'il donne d'un côté, qu'il ne désire rien tant que de les éloigner de France et qu'il fait tout son possible pour atteindre ce but... »

Un peu plus loin, dans la partie chiffrée de sa dépêche, Sambuy ne peut, heureusement pour nous, s'abstenir de porter sur la princesse de Beïra, un jugement plus sévère, mais aussi plus juste, que celui que le

princesse de Beïra de Salzbourg en Espagne. Comme M. de Formont le mandera au comte Molé, de Livourne, le 15 mars 1839, comme Bellocq le confirmera de Florence, quinze jours plus tard : « M. le comte de Custine, qui s'est rendu célèbre par l'enlèvement de « Madame la Princesse de Beïra à Salzbourg, a paru à Lucques, où il est demeuré plusieurs jours dans une attitude mystérieuse et comme s'il attendait quelque personne » ou quelque avertissement » (Toscane, volume 175, folios 125 et 130. Direction politique, n° 18 et 318).

(1) Saavedra (don Antonio, comte d'Alcudia), ancien Ministre des Affaires Etrangères de Ferdinand VII, devenu après la mort du roi l'un des plus ardents défenseurs de don Carlos, était à ce moment l'agent diplomatique du Prétendant à la Cour d'Autriche.

(2) On sait que Don Carlos, la princesse de Beïra, l'Infant Don Sébastien et toute la Cour du Prétendant avaient passé la frontière franco-espagnole le 4 septembre 1839 et s'étaient réfugiés sur le territoire français ainsi que le bataillon d'Alava, deux de Navarre et tout l'état-major de l'armée carliste. Les troupes du Prétendant avaient été immédiatement désarmées et le Gouvernement français assigna Bourges comme lieu de résidence à don Carlos qui ne se retira en Autriche qu'en 1847.

Chancelier d'Autriche avait formulé sur son compte deux ans auparavant.

Passant par Salzbourg en route pour Munich, au mois de juillet 1837, le prince de Metternich raconte en ces termes à sa femme la visite qu'il rendit, le 8 juillet, à la princesse de Beïra :

« Je l'ai trouvée très aimable. Elle ressemble à son frère Don Miguel  
« et cause très bien. Alcudia était enchanté et je suis resté plus de deux  
« heures avec la princesse, son fils aîné, sa belle-fille et Alcudia. J'ai  
« fait durant mon long entretien bien des réflexions sur le sort de  
« l'élégante Espagnole. Les pauvres gens sont établis comme des pau-  
« vres dans toute la force du terme. Rien ne ressemble moins à une  
« Cour. L'antichambre est remplie de figures comme on n'en rencontre  
« que dans les bois ». (METTERNICH. *Mémoires*, t. VI, 203-204).

Metternich ne s'en était pas tenu là. Le lendemain, il reparlait avec encore plus d'enthousiasme à sa femme de celle qu'il appelait « l'élégante Espagnole ».

« La Cour espagnole a dîné hier au Palais, écrit-il le 10 juillet. La princesse de Beïra a bien de l'esprit, de cet esprit qui sait se faire valoir en restant toujours dans le vrai, sans aucune exagération ».

Le Chancelier d'Autriche s'exagérait, tout me porte à le croire, les mérites qu'il prêtait à la princesse, à laquelle assurément le calme et la pondération faisaient absolument défaut. Aussi, quoique bien moins flatteur, le portrait que le comte de Sambuy trace d'elle en quelques mots, dans sa dépêche du 25 novembre 1839, me paraît-il plus ressemblant.

« L'esprit d'intrigue et l'activité excessive de la princesse de Beïra,  
« qui la porte à vouloir toujours agir et qui a été la cause de la perte  
« de Don Carlos, est encore ce qui l'a poussée à demander à aller à  
« Lausanne et à Rome, projet presque aussitôt abandonné que conçu ».

Si malgré toutes mes recherches il ne m'a pas été possible de relever la date exacte de l'évasion de la princesse de Beïra, j'ai eu du moins la bonne fortune de trouver dans la correspondance de Bellocq, le récit d'un incident aussi singulier qu'énigmatique et qui pourrait bien se rattacher aux faits et gestes de la deuxième femme de Don Carlos et aux derniers préparatifs de son évasion.

« Toute la famille ducale de Modène est partie le 26, lit-on dans une  
« dépêche de Florence, en date du 28 août 1838 (1). On raconte qu'aux  
« approches du premier relai, le convoi fit la rencontre d'une chaise de  
« poste escortée par un brigadier de dragons. Ce militaire fit signe

(1) Toscane. Volume 174, folio 58. Bellocq au comte Molé, N° 290.



« d'arrêter. Il remit une dépêche au Duc qui aussitôt descendit de voi-  
 « ture et s'entretint quelques instants avec une jeune dame placée dans  
 « la chaise de poste et dont le visage était couvert d'un voile. Puis  
 « l'ordre de continuer la marche fut donné, l'inconnue suivant les équi-  
 « pages de la Cour. Avant d'arriver à Reggio, le Duc fit encore une  
 « halte sur la grande route pour causer avec son secrétaire et là se perd  
 « la trace de cette femme mystérieuse qui serait venue de Massa di  
 « Carrara.

« Je fais mention de ce fait, tel qu'il est mandé dans des lettres que  
 « j'ai lues, parce qu'il fournira sans doute matière à bien des conjec-  
 « tures et réveillera peut-être l'idée de quelque projet aventureux mé-  
 « dité dans l'exil de Graz ou de Salzbourg ».

Bellocq (1) pourrait bien avoir deviné juste. En raison même du caractère du duc de Modène, de la ligne politique qu'il suivait, il est en effet permis de penser que la « dame voilée de la chaise de poste » pourrait bien être la princesse de Beïra venue pour s'entendre avec François IV, lui demander conseil et le mettre dans la confiance du coup qu'elle allait tenter et réussir à la faveur des fêtes du couronnement de Ferdinand I<sup>er</sup> à Milan.

Commandant WEIL.

---

(1) BELLOCCO (Louis, Pierre, Vincent, Gaston, Gabriel). Attaché aux Affaires Etrangères (1807). — 3<sup>e</sup> Secrétaire à Madrid (13 août 1814). — 2<sup>e</sup> Secrétaire (25 juin 1817) et premier Secrétaire sur place (22 juin 1821) — à la Haye (31 mars 1824) — à Rome (2 décembre 1827) — Ministre à Hambourg (31 décembre 1831) — à Florence et à Lucques (7 octobre 1833) — Ministre Plénipotentiaire à Florence (14 août 1841) — Mis à la retraite (6 avril 1845) — Grand Officier de la Légion d'Honneur (1845) — Ministre à Bruxelles (5 août 1848) — Mort à Paris le 9 août 1853.

